Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 9

Artikel: Les remèdes au temps jadis
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212905

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

M. TIC-TOC

En ce temps de préparation électorale, discours, harangues sont à l'ordre du jour. Quel flux de paroles! Que de redites! « Prenez mon ours! »

C'était, il y a quelques années, en pareille occurrence. Un candidat avait à exposer ses opinions, son programme aux citoyens dont il espérait les voix. C'est l'usage. Du reste, ça n'engage pas à grand chose.

Le candidat s'en va donc au rendez-vous. Il avait pris des notes, afin de ne pas rester court et pour ne rien omettre d'important.

Il commence. On l'écoute, tout d'abord. Son exorde s'allonge. L'auditoire devient distrait. Sentant qu'il va perdre le fil — si ce n'est déjà fait — et qu'il risque de sombrer dans les écueils d'une imprudente improvisation, le candidat cherche ses notes, du concours desquelles il avait cru pouvoir se passer. Oh! terreur, il ne les retrouve pas. Que faire? Il poursuit et s'empêtre de plus en plus, ne sachant où ni comment accrocher sa péroraison.

L'auditoire, visiblement impatienté et déçu, manifeste. Déjà, quelques-uns se lèvent, mettent leur pardessus. D'autres, moins scrupuleux, ont gagné la porte, sans façon, sans même un signe d'adieu. Les goujats!

Le coup est raté, indubitablement raté.

Toutefois, parmi les auditeurs, il en est un à la chevelure et à la barbe grisonnantes, à l'air très respectable, qui, de toute la soirée, n'a pas un instant quitté des yeux l'orateur. Même, à intervalles plus ou moins réguliers, il a incliné la tête, en signe d'approbation, assurément.

Cet auditeur constant, attentif et approbateur, quoique inconnu, a été le refuge de l'orateur dans les moments critiques, oh! combien, de sa harangue.

— Dis-moi, demande, en sortant, le candidat, à l'un de ses amis, en devoir de le consoler de son mécompte, connais-tu ce monsieur, déjà d'un certain âge, à la figure respectable, qui était assis au troisième banc, à gauche, pas très loin de toi? Il ne m'a pas quitté des yeux et inclinait souvent la tête, comme pour me témoigner son assentiment.

— Au troisième banc, à gauche?...

— Oui, tout près de la colonne.

— Ah! oui, oui, oui, j'y suis. C'est Chose... comment déjà?... Mais, tu sais bien. Il est un peu toc; de plus, sourd comme un pot, comme deux pots. Quant à son mouvement de tête, c'est un tic. Il ne manque pas une conférence, pas un concert, pas une assemblée. Quoi, c'est M. Tic-Toc.

J. M.

A la pharmacie. — Une fillette entre dans une de nos pharmacies lausannoises.

— Que désires-tu, ma petite? demande le pharmacien.

A cette question, l'enfant tend un papier sur lequel étaient écrits ces mots:

« De l'eau d'adam pour calmer les maus de vente. »

Il s'agissait de laudanum. *(Authentique.)*

Dans un salon. — Une brillante société est réunie. Le beau sexe est largement représenté. On introduit une dame. La maîtresse de céans s'empresse au-devant de la nouvelle venue.

— Oh! ma chère, que c'est gentil à vous d'être venue. Nous parlions justement de vous tout à l'heure.

— Ah! vraiment, la conversation était tombée sur moi?...

Alors M. X, qui s'est approché pour saluer la visiteuse et qui veut toujours faire le spirituel et le galant:

— Oh! oui, madame, à bras raccourcis.

G. B.

LE 1er DIMANCHE DE MARS

Monsieur Reichstetter rappelait, il y a quelques années, dans la *Tribune de Genève*, une coutume très ancienne qui subsistait alors dans la campagne genevoise. Il s'agissait des « allouilles » et « des failles » qui ont lieu le premier dimanche de mars.

Lorsque dans une commune il y a des nouveaux mariés qui n'ont pas eu d'enfants dans le courant de l'année, les enfants du village se réunissent et, devant la porte des époux, vont « crier les allouilles » ou, si l'on préfère, vont « allouiller ». Ils crient:

Failles, failles, faillaisons.
La fenna à Dian va far' on grou garçon.

Alors, les jeunes mariés lancent par poignées des bonbons, des caramels, des papillottes, voire même des sous que les petits manifestants se disputent à « tire-poils ». Si la distribution se fait attendre, la jeunesse impatiente s'arme d'arrosoirs, de bidons, d'ustensiles résonnants, et frappe dessus à tour de bras, faisant « charivari ».

En Savoie, également, cette coutume subsiste encore, mais les Savoisiens « allouillent » de la manière suivante:

Oh! les alou-yas!
La fenna è groussa!

Ce qui est aussi concis qu'énergique.

Et le soir on fait les « fâilles ». Ce sont des feux que l'on allumait pour fêter le retour du printemps.

En dehors du village, on entasse quelques fagots auxquels on met le feu. Les gamins, autour du brasier, promènent ce qu'on appelle alors les « fâilles ». Ce sont des branches de bruyère sèches et facilement inflammables, liées au bout d'une perche assez longue.

Groupés autour du feu, hommes, femmes et enfants chantent, crient, s'interpellent, et quand il ne reste plus qu'un tas de cendres rouges et ardentes, les plus hardis sautent par dessus le foyer.

Le feu, bien éteint, et les « fâilles » consumées, bras-dessus, bras-dessous, garçons et filles, hommes et femmes, rentrent au village et regagnent leurs pénates en chantant de gais refrains.

Failles, failles, faillaisons!
La fenna va far' on grou garçon!

Précaution. — Au tribunal, un dangereux malfaiteur se défend d'avoir voulu tuer un passant qu'il avait nuitamment attaqué, fort malmené et dépouillé.

— Mais alors, demande le président, pourquoi aviez-vous un revolver chargé sur vous?

— Ah! ça, M'sieu le président, c'est prudent, quand on sort le soir, un peu tard... Dame! on est souvent exposé à de mauvaises rencontres.

G. B.

LES REMÈDES, AU TEMPS JADIS

Nous avons parlé, samedi dernier, de ces bonnes petites maladies à la mode, qui vous rendent... intéressants et que les médecins, pour complaire à ces malades imaginaires, qui leur en voudraient sans cela, entretiennent savamment, avec des drogues à agiter et à prendre à doses et à heures fixes.

A ce propos, un de nos collaborateurs, M. F.-Raoul Campiche, archiviste à Genève, a l'amabilité de nous adresser les curieuses recettes que voici, collectionnées en 1673, par un sieur J.-B. Fauchier, natif de Marseille, copiées en 1728 et 1729 par J. Baptendier, probablement de Romainmôtier.

Vertus remarquables de la vervaine.

La vervaine a ceste vertu qu'il chasse les vers hors du corps et le poson quand on en a prins avec les viendes.

Il y avait une demoiselle qui venait du Péru (*lisez Pérou*), laquelle estoit fort malade de longtemps et plusieurs médecins l'avoient traitée, sans y donner aucun soulagement. Un indien qui faisoit profession d'être médecin, s'en va visiter ceste demoiselle à laquelle fist prendre durant quelques jours du suc de vervaine espeuré. Elle s'en treuva fort bien, car ledit suc luy fist sortir par la bouche un vers ou lombric qu'elle l'appelloit une colleuvre, gros, velu, qu'il avoit plus d'un pied de long et la queue fort ténue. Des aussi tost, fust entièrement guairie; et qu'elle avoit conseillé à un gentilhomme du Péru qui estoit continuellement malade de prendre tous les matins dudit suc meslé avec succre (car elle n'avoit usé de la sorte à cause de son amertume) dont il rendit plusieurs vers longs, minces et entre autres un aussi long qu'une ceinture blanche, et tout incontinent après, il recouvra la santé entièrement. Elle tenoit ce remède si asseurré qu'il en donnoit à plusieurs personnes, lesquelles estant de longtemps malade et luy donnant dudit suc de vervaine luy faisoit sortir une si grande quantité de vers du corps qu'ils se trouvoient soulagés et guairis entièrement; elle avoit un serviteur qui estoit malade de longtemps, mesme on disoit qu'il estoit ensorcelé, et ayans prins dudit suc de vervaine, rendit par la bouche plusieurs choses de diverses couleurs qu'il avoit dans l'estomach et incontinent fust guairit.

Quant à ses enchantements et breuvages empoisonnés. Un serviteur ayant usé dudit suc de vervaine rejetta par la gorge un gros poloton de cheveux desliés de couleur baye et après feust guairit entièrement, et ne feust plus tourmenté.

Il y avait une femme qui se plaignait ordinairement d'une grande douleur d'estomach, laquelle après avoir usé dudit suc de vervaine elle reietta et vos my plusieurs pièces de verre de vases de porcelaines, avec plusieurs espines de poissons. Incontinent elle feust guairie et recouvra la santé.

Il y avoit un vilageois lequel estoit tourmenté de très grandes douleurs de ventre, et la douleur ne pouvant estre adoucie par aucun remède, se coupa la gorge avec un couteau, et ayant ouvert son corps on y trouva grande multitude de cheveux avec quelques pièces de fer; c'est pourquoi on ne peut juger sur cela que sorcelleries et enchantements du diable, car celà ne se peut mettre au nombre des choses naturelles.

Un certain cuisinier qui avoit servy la Royne d'Hongrie, puis la duchesse de Parme estoit attaint de 6 en 6 mois d'une incommodité qu'il rendoit par le fondement une matière gluante desliée et longue, comme de tresses estroites, blanches et crespues. Il enduroit des grandes douleurs en la poitrine soulz la mamelle droite et pour estre soulagé, avoit accoutumé de se purger avec certaines pilulues agregatives pour vuider la dite mattière. Mais comme ce mal le prenoit de 6 en 6 mois il luy fust donné par conseil de porter de la racine de vervaine pendue à son col, ce qu'il fist et le mal ne luy prenoit plus, mesme feust délivré d'une grande douleur de teste qui le tenoit ordinairement.

* * *

Huile très ste fait[1] des os d'hommes morts, bon à toutes douleurs expérimenté par l'autheur après avoir prins une purgation convenable.

Prenez les plus gros os des hommes morts, hachés les menus, laissés les enflamber au feu, celà fait mettés les dans une cassette ou pot de terre auquel y ait d'huile d'olives fort vieux. Estendés le et aussi tost qu'aurés jetté une piéce on esclat dans le pot de l'huile, incontinent fermés le de son couvercle. Après que les os auront trempé quelques heures dans l'huile pilés les à part sans huile qui sera resté dans le pot et les mettés dans la cornue, distiler, gardés la et en usés; c'est une chose grande à toutes les douleurs des iointures.

[1] Autrefois le mot huile était masculin.

* * *

Pour guairir les poulmons d'une poulmonique.

Prenez les poulmons d'un renard s'il s'agit d'un homme, ou d'une renarde s'il s'agit d'une femme, faites les sécher au fourt, aprés vous mettrés en poudre, de laquelle vous en donnerez le poids d'une drachme dans du vin blanc.

Attention ! — C'était dans une école de recrues à Genève, il y a trente à quarante ans. Un des instructeurs se faisait remarquer par ses plaisanteries.

Un jour que nous prenions la garde à 11 heures et que nous venions de nous aligner ; l'instructeur commande : « Attention ! Au commandement de sac à terre ; vous ne poserez pas vos sacs sur le terrain ; mais vous irez vivement les placer sur ce tablar que vous voyez dans le poste... Entendu ?

— Attention ! sac à terre !... Vous n'êtes pas encore revenus ?

A ces mots, les soldats entrent dans le poste en se bousculant, à la joie des quelques badauds présents.

Bientôt, les soldats regagnent petit à petit le rang. Un seul, un peu pataud, ne se presse pas.

— Alors, vous, c'est ce que vous appelez procéder vivement ? Dites donc, je crois bien que vous avez changé de chemise. C. P.

HAMBOURG A SIX HEURES DU MATIN

Dans son volume, *L'Allemagne casquée* (Paris, Librairie Académique, Perrin & Cie), notre compatriote Victor Tissot trace cet original tableau de Hambourg, à son réveil.

Nous arrivons assez tôt à Hambourg pour surprendre la ville en son déshabillé matinal, en son négligé de la première heure : les portes des maisons s'ouvrent, les rideaux des rez-de chaussée se tirent, tandis qu'on voit des ménagères en cheveux ou en petit bonnet apparaître aux étages supérieurs ; des servantes aux allures dégourdies, la tête ornée d'une crête de dentelles blanches, en tablier aux bretelles brodées, en jupe courte et en petits sabots, les bras nus, enlèvent les volets des boutiques qui étalent dans leur devanture toutes les variétés de jouissances et de « délicatesses » que le Créateur a daigné offrir à ses misérables créatures : guirlandes de saucisses noires et jambons roses, pâtés de foie gras à croûte dorée, bouteilles de vin de Champagne casquées d'argent, poulardes truffées : succulentes et adorables « négresses » ; poulets et chapons, oies dodues à la tendre poitrine, aspics transparents et appétissants, langues écarlates, veau piquée, rostbeef saignant, caviar, poissons de toutes les formes, fruits de la mer et fruits de la terre, tout ce qui compose les menus les plus choisis et les plus délectables tente les passants dès leur lever. La substantielle réputation que Toulouse, Bordeaux et Marseille ont en France, Hambourg l'a en Allemagne. Elle est pleinement méritée ; pour peu que l'on aime à faire un dieu de son ventre, on comprendra que les Berlinois ou les Saxons viennent à Hambourg en pélerinage culinaire, en trains de plaisir gastronomique, uniquement pour se garnir la panse et boire des vins de choix, des bordeaux authentiques cotés jusqu'à 125 francs la bouteille sur les cartes des grands restaurants.

Henri Heine a chanté l'amour de la bonne chère des Hambourgeois : « Oui, Hambourg, dit-il, est la meilleure des républiques ; les mœurs y sont anglaises, mais la cuisine y est délicieuse. Il y a entre le *Wandrahm* et le *Dreckwall* des plats dont nos philosophes ne se doutent pas. »

Les laitiers des environs arrivent avec leurs seaux de fer peints en rouge, suspendus à une sorte de bât placés sur leurs épaules. Les chiens se hâtent de déterrer dans les ordures les carcasses de volailles et de homards. Les grands camions lourdement chargés, attelés de chevaux oldenbourgeois superbes et forts, circulent déjà en faisant trembler les vitres et les pavés. On travaille dur et de bonne heure à Hambourg, où poussent et se multiplient à vue d'œil les usines, les distilleries, les brasseries, les raffineries, les fonderies, les fabriques de machines, de toiles, de cuirs, de tabacs et de cigares, de chocolat et de produits chimiques. On serait bien embarrassé de dire ce que Hambourg ne fabrique pas. A mesure que les navires de la flotte marchande rentrent chargés d'or, cet or entretient la vie industrielle de la nation, engendre et crée de nouvelles usines et de nouvelles fabriques. C'est le grain de blé qui n'est pas tenu enfermé au grenier mais qui ensemence le champ et perpétue sa fécondité.

Je vois, comme des abeilles devant leur ruche, des ouvriers fidèles à leur exactitude militaire, attendant dans la rue l'ouverture des ateliers ; vêtus des costumes les plus pauvres, les mains dans les poches, la figure grave, triste, ils ont l'air résigné de la bête de somme et de l'esclave.

Sur la place du marché, autour d'un vaste pavillon, arrivent les *Vierländerin*, les Vierlandaises, ces maraîchères de l'Oldenburg et de la Frise qu'on reconnaît à leur coiffe aux ailes noires, à leur riche corsage brodé d'or et d'argent, à leur robe très courte, aux couleurs d'arc-en-ciel, descendant un peu au-dessous des genoux et se détachant sur des bas de laine blanche. Elles portent de grandes corbeilles de fleurs et de légumes qu'elles ont fait pousser, par des prodiges de cultures méthodiques et savantes, dans les dunes, le long des lacs et des canaux des environs de Hambourg.

Le ciel clair et violet annonce une belle journée. Quel plaisir d'arriver de bon matin dans une ville inconnue, de la surprendre à son réveil et d'avoir toute la journée pour faire sa connaissance, avant de pénétrer dans son intimité ! VICTOR TISSOT.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

[1] LES CHALETS DE LA ROSELINAZ

9

Le bûcheron recula de quelque pas, se retourna du côté de Charles, comme pour lui demander ce qu'il fallait faire. Charles qui jusque-là avait gardé le silence, tout en jetant des regards pleins de colère à son beau-père, cria à l'ouvrier : « Allons ! en avant, on a déjà assez perdu de temps aujourd'hui ! »

L'homme reprit sa hache, mais sans avoir l'air bien décidé à s'en servir. On voyait à sa mine qu'il eût préféré laisser cette besogne à un autre.

Cela ne fit qu'irriter toujours davantage Charles Chezau. S'adressant à Jean-Toine, il lui dit d'une voix presque irritée : « Passe donc ton chemin, laisse-nous tranquilles. »

— Je vous laisse tranquilles et ne veux m'occuper que de mes propres affaires.

— De quelles affaires ? Je serais curieux de le savoir, fit Charles d'un air de dédain.

— Oui, de mes affaires, Charles, répliqua le vieillard, avec calme mais en même temps avec une grande fermeté : Je suis venu ici pour défendre ma propriété.

— Allons ! c'est assez babillé ; vous autres, prenez vos haches et si ce vieux fou veut vous empêcher de travailler, faites-le partir, et vite !

Les bûcherons firent mine d'obéir à ce commandement, donné d'un ton furieux, mais comme ils se rapprochaient du fossé, Jean-Toine fit deux pas en avant : « Prenez garde, leur dit-il, vous êtes deux contre un, mais je défends mon droit, et que Dieu me punisse, mais le premier qui lève une hache s'en repentira.

En même temps, le vieux chasseur, dans les yeux duquel brillait comme un regard de feu, saisit son fusil, qu'il avait appuyé contre un arbre.

Ce mouvement significatif força les ouvriers de s'arrêter. Alors Charles s'écria :

— Je veux enfin savoir qui est le maître ici, et s'élançant, il prit des mains d'un de ses hommes une hache et franchit le fossé.

— Prends garde, Charles ; pense à ta femme et à tes enfants ; attends que la justice ait parlé ; alors tu feras ce que tu voudras, ne me force pas à tirer.

Charles semblait ne rien entendre. Il fit quelques pas encore et atteignit le pied de l'arbre à moitié coupé ; au moment où il se disposait à donner un premier coup de hache, Jean-Toine le mit en joue ; tenant son fusil d'un bras aussi ferme que s'il se fut agi de tirer sur un chamois.

Les spectateurs de cette scène ne soufflaient pas ; aucun ne semblait trouver un mot, ou faire un pas. Enfin, comme Charles, la main droite levée et prête à frapper, gardait les yeux fixés sur la bouche du fusil dirigée contre lui, Joseph Bourgeois lui cria : « Que diable ! Chezau, laissons ça ; que ce soit fini avec cette affaire. »

Charles laissa lentement retomber sa hache et repassa le fossé. Il avait le visage blanc comme la mort, les lèvres tremblantes. « Je vous prends tous à témoin de ce qui est arrivé, dit-il d'une voix sourde en s'essuyant le front couvert d'une sueur glacée ; nous verrons bien s'il y a encore des juges et une justice. »

— Je te remercie, Charles, ajouta Jean-Toine en aspirant l'air à pleins poumons, je te remercie, et vous aussi, Bourgeois. Mais, à présent, allez-vous-en et ne revenez pas avant que la justice ait prononcé.

Charles s'éloigna sans mot dire, accompagné de Joseph Bourgeois, puis des ouvriers stupéfaits. Jean-Toine resta debout à la même place jusqu'à ce qu'il les eût vu disparaître, puis il s'enfonça dans l'obscurité de la forêt.

Le maître du chalet de la Roselinaz ne put se décider, en passant, d'entrer chez lui. Il descendit à la plaine avec Bourgeois, vint à Bex, et déposa chez le juge une plainte contre son beau-père. La conviction que sa femme avait été instruite du plan exécuté par Jean-Toine, qu'elle avait caché ce qu'elle savait, le mit hors de lui et il se répandit contre elle en reproches amers.

— Ce que tu as de mieux à faire, lui répondit Bourgeois, c'est d'interdire à ta femme toute relation avec le vieux.

En s'acheminant, dans l'après-midi, sur le sentier de Lavey à Morcles, Charles Chezau repassa dans sa mémoire les divers incidents de la journée. Il se reporta au temps encore si rapproché où le bonheur régnait dans sa famille, où l'union la plus intime existait entre lui, sa femme et son beau-père, tandis qu'aujourd'hui une barrière infranchissable les séparait les uns des autres. Un léger remords se glissa dans l'âme du montagnard, mais les mauvaises passions reprirent bientôt tout leur empire, et ce fut plein de désirs de vengeance et de projets inspirés par la colère la plus aveugle qu'il atteignit, vers le soir, le plateau de la Roselinaz.

Il entra dans la chambre où, seule et dans l'obscurité naissante, sa femme l'attendait. « Dieu soit loué, lui dit-elle, te voilà enfin ; mais vous êtes restés bien longtemps ; où est mon père ? »

(*A suivre.*)

[1] Cette jolie nouvelle, qui a pour théâtre l'un des sites les plus agrestes de nos Alpes vaudoises, a été publiée en 1874, par la *Feuille d'Avis de Lausanne*. Son directeur a bien voulu nous accorder l'autorisation de la reproduire. Elle n'est pas signée.

Grand Théâtre. — Spectacles du samedi 3 au dimanche 11 mars :

Samedi 3, Soirée de l'*Union Instrumentale*.

Dimanche 4, à 2 h. 15 et à 8 h. : *L'Hôtel du Libre-Echange*.

Mardi 6, à 8 h. 30 (Tournée Baret) : *Le Crime de Sylvestre Bonnard*.

Jeudi 8, à 8 h. 30 et dimanche 11, à 8 h. précises : *Les Flambeaux*, pièce nouvelle en 3 actes de Henri Bataille.

Comédie (*Kursaal*). — Prochains spectacles :

Samedi 3, dimanche 4 (matinée et soirée), lundi 5, mardi 6, mercredi 7 et jeudi 8 : *La Demoiselle de chez Maxim*, pièce comique en trois actes de Gardel-Hervé.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.